

Eka Kurniawan

L'écrivain indonésien a étudié de près les vieux démons de son pays. Il les convoque dans « L'Homme-Tigre », un second roman original et puissant

Enfant des mythes

FLORENCE NOUVILLE

C'est un conte de fées sur fond de mondialisation. Il était une fois un petit garçon nommé Eka Kurniawan. Eka avait grandi à Pangandaran, dans l'ouest de Java : une ville d'Indonésie qui, sur les cartes postales, a des allures de paradis pour touristes. Village de pêcheurs, longues plages de sable, forêt tropicale, caïlaos et fleurs géantes... Mais le petit Eka, lui, était élevé dans une famille pauvre. Son père vendait des tee-shirts pour quelques roupies sur les marchés. Et les occasions étaient rares, dans un pays durement touché par l'analphabétisme, de s'ouvrir aux mots et aux histoires.

Jusqu'à ce que le père commence à rapporter à la maison des livres que les touristes laissaient derrière eux dans les chambres d'hôtel. C'est comme ça – et aussi grâce à l'ONG Taman Bacaan Pelangi (« le jardin des livres »), installée dans un « minuscule local d'un mètre carré » sur le chemin de son école – que le jeune Eka allait découvrir la littérature...

Il ne savait pas encore que, quelques décennies plus tard, en octobre 2015, l'Indonésie serait l'invitée d'honneur à la Foire du livre de Francfort. Que, dans les allées de la foire, chez les éditeurs, les agents, l'excitation serait de mise. Que l'on se chuchoterait, quoi ? Qu'on avait découvert « le » nouveau talent de la littérature indonésienne. « Le » successeur du grand Pramoedya Ananta Toer – écrivain dissident mort en 2006 et, souvent donné, de son vivant, comme un possible Prix Nobel. Et que cette trouvaille précieuse, ce serait lui. Le petit Eka. Le garçon qui déchiffrait du doigt les livres abandonnés par les touristes...

De retour de Francfort, il y a quelques semaines, Eka Kurniawan est passé par Paris. Nous l'avons rencontré chez son éditeur, Sabine Wespieser, qui publie ces jours-ci son deuxième roman – le premier en français –, *L'Homme-Tigre*. Aux Etats-Unis, en Angleterre, *L'Homme-Tigre* et *Belle est sa blessure* (à paraître chez Sabine Wespieser) sont déjà traduits. Ils ont même reçu les honneurs de la *New York Times Book Review*, deux faits rarissimes pour un auteur indonésien.

Ce jour-là, attablé devant un thé vert, Kurniawan revient sur son enfance et rectifie légèrement. « Mon père vendait des vêtements sur les marchés, mais il lisait un peu. Il écrivait aussi, de temps en

temps, pour la mosquée... Il y avait chez nous une vieille machine à écrire sur laquelle, à 13 ans, j'ai tapé mes premiers poèmes. Des poèmes qui ont été publiés, oui, oui, et m'ont rendu célèbre à l'école ! » Il rit.

Puis il revient sur « un autre jalon important » de sa vie d'écrivain. « Cela se passait plus tard, au milieu des années 1990, sur les bancs de l'université, à Djakarta. Je devais avoir 18 ou 19 ans, et j'étudiais la philosophie quand, au cours de mes recherches à la bibliothèque, je suis tombé sur un ouvrage qui m'a ouvert les yeux. » Eka Kurniawan découvre alors les « événements de 1965 ». La tentative de coup d'Etat imputée au Parti communiste indonésien et contrée par les troupes du général Suharto. Puis « les purges » ou plutôt les massacres de communistes perpétrés par le régime du même Suharto avec l'appui de la CIA. « Entre 500 000 et un million de morts », dit-il. « C'était dix ans avant ma naissance. Mais comment était-il possible que je n'en ai jamais entendu parler ? Jamais... Ni dans ma famille ni par mes professeurs ? »

Kurniawan veut comprendre. En 1999, il frappe à la porte de Pramoedya Ananta Toer – dit « Pram » –, accusé d'appartenance au Parti communiste indonésien et détenu, de 1965 à 1979, au bagne de Buru, dans l'est de l'Indonésie. « J'avais lu tous ses livres, dit-il. Notamment ceux écrits ou plutôt racontés en prison. Vous

savez, au début, il n'avait pas de quoi rédiger, alors il racontait les histoires à ses co-détenus. A la fin, ses ouvrages étaient interdits, mais on se les échangeait sous le manteau. » A Pram, il consacra son mémoire de fin d'études. Puis devint journaliste et activiste.

« D'un point de vue stylistique, pour tant, j'ai toujours pris soin de ne jamais l'imiter », souligne Kurniawan. C'est vrai. Si l'on en juge par cet *Homme-Ti-*

Chez les éditeurs, l'excitation est de mise. On chuchote qu'on a découvert « le » nouveau talent de la littérature indonésienne

gre, sa prose n'appartient qu'à lui. Ce n'est pas une formule. Les commentateurs anglo-saxons ont voulu voir dans la violence du roman quelque chose du trauma refoulé de l'histoire indonésienne. Ce n'est pas faux. Cette dimension métaphorique existe, confirme Kurniawan. Mais elle est loin d'être la seule. « Ce qui m'intéressait ici était plus

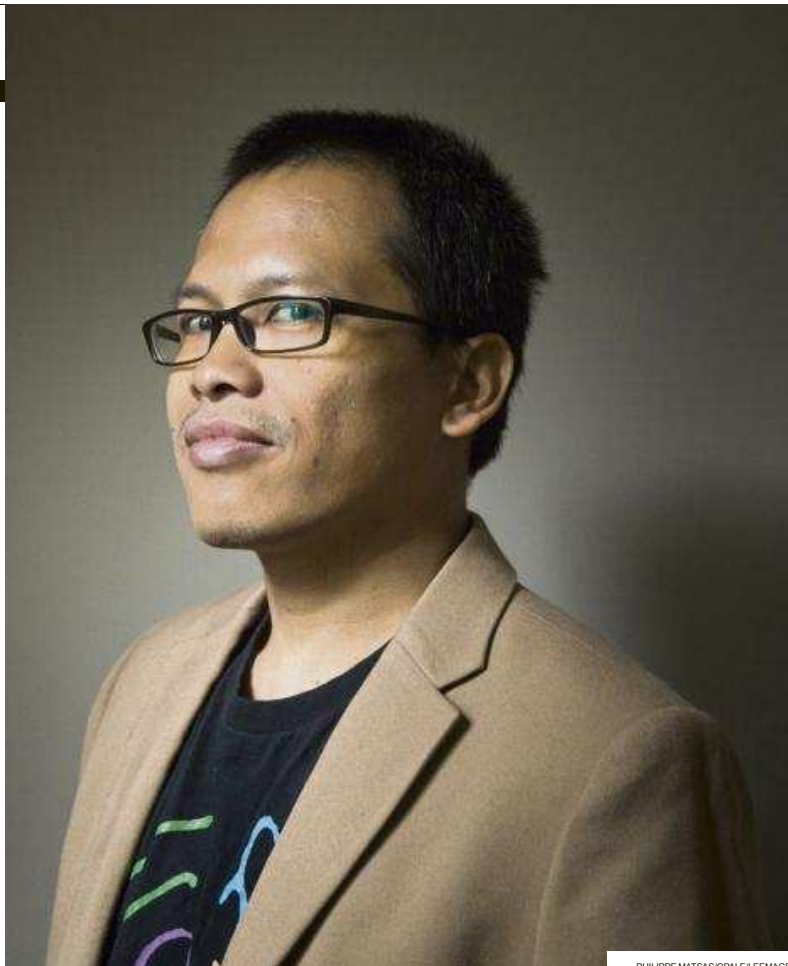
L'Homme-Tigre n'est pas un polar. On connaît dès le quatrième mot l'identité du meurtrier. Ce qui intéresse l'écrivain indonésien, c'est de toucher du doigt le mobile. De caresser le tigre... De faire plonger le lecteur dans le « désir de meurtre ». Comment il germe, comment il grandit. Ses mécanismes intimes. Ceux qui sont inscrits en nous.

C'est là que le roman devient hypnotique. Dans cette fusion homme-animal féroce. Proie, instinct, pulsions, baiser mortel, morceaux de chair arrachés, chasse : c'est le côté volontairement primitif et brutal de la prose de Kurniawan, allié à la fi-

nance des notations, à la poésie des images et aux odeurs, qui fait de cet *Homme-Tigre* un livre à part. Profondément troublant.

Nous sommes des animaux, c'est une évidence. Pourtant, on cherche en vain une autre lecture nous faisant à ce point « sentir » – éprouver dans nos fibres – cette présence du tigre en nous. Et l'on finit presque par s'étonner qu'à côté du tigre il y ait aussi de l'homme. ■ F.L.N.

L'HOMME-TIGRE
(Lelaki Harimau),
d'Eka Kurniawan,
traduit de l'indonésien par
Etienne Naveau, Sabine
Wespieser, 320 p., 21 €.



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Extrait

« Personne n'avait jamais entendu parler d'un meurtre perpétré d'une manière aussi primitive. Ils savaient que douze assassinats avaient eu lieu dans les dix dernières années de l'histoire de leur ville et qu'on avait utilisé à chaque fois des machettes ou des sabres. Jamais ni pistolet, ni kris, ni dents. (...) Ils restèrent songeurs quelque temps, comme s'ils avaient perdu conscience de la réalité. Ils pensaient à l'odeur fade du sang qui s'échappait du cou de la victime comme d'une canalisation percée et s'imaginèrent le gamin affolé, titubant, poursuivi par sa propre audace, la bouche et les dents encore rouges de sang, comme une sorte de groin sauvage barbouillé des restes de son déjeuner. (...) Ils se mirent alors en mouvement, comme si le meurtre n'avait pas encore eu lieu et qu'ils pouvaient l'empêcher. »

L'HOMME-TIGRE,
PAGES 10-11

mal), le tigre blanc d'Indonésie n'est guère différent de la « bête immonde » que nous connaissons bien en Europe. Peut-on le chasser ? D'où vient-il ? Qu'est-ce qui l'affame ? Le repait ? L'endort ? Le réveille ? Ces questions sont universelles.

Kurniawan les pose pourtant avec une force renouvelée. « Je cherche à mélanger le mythe, l'horreur, le gothique et le sexuel », explique-t-il. Si tous ses livres ont cette originalité et cette puissance, il faudra le suivre de près. Car alors, qui sait, les jurés du Nobel pourraient même, dans quelques années, songer à lui attribuer ce prix que l'Indonésie n'a jamais reçu ? Ne serait-ce pas un parfait point d'orgue pour notre conte de fées ? Il rit encore... ■

L'homme est un grand félin sur terre

« LE SOIR OÙ Margio assassina Anwar Sadat, Kyoi Jahro était captivé par ses poissons dans leur bassin. » La première phrase du roman d'Eka Kurniawan contient en germe tout ce que l'on va trouver dans *L'Homme-Tigre*. Un meurtre sauvage, de saisissants raccourcis, la présence somptueuse de la nature, et surtout un ton inimitable, engagé et détaché tout à la fois. Parce que, dit-il, il est habité, possédé même par un tigre, un tigre blanc dont la présence en lui se transmet de père en fils, Margio a tué – en sectionnant de ses dents la veine jugulaire – un notable nommé Anwar Sadat.